

que les fils et les filles de la race irlandaise ont contractée envers la terre de nos ancêtres et la vôtre, dans le bon vieux Québec, dette qui s'est augmentée encore et à maintes reprises par les bons procédés de Votre Grandeur.

Nous n'avons jamais oublié ce que, aux jours d'affliction et de misère, un de vos prédécesseurs immédiats et de nombreux membres du clergé québécois ont fait pour les exilés irlandais. Les noms des Taschereau, des Caseault, et des prêtres de leurs collèges, ne s'effaceront jamais de la mémoire des descendants reconnaissants et des compatriotes de ceux qu'ils secoururent, tirèrent de l'infortune, et qu'ils ne cessèrent de couvrir de leur protection. Vous avez suivi leur exemple ; et en distribuant, autant que les circonstances le permettaient, les bénédictions et les faveurs à tous, vous avez provoqué une reconnaissance qui ne s'éteindra jamais. Et quelle meilleure occasion de vous la manifester, que celle de la célébration du jubilé de Votre Grandeur ?

Nous n'oublions pas, Monseigneur, que les sentiments qui remplissent nos cœurs doivent se traduire en actes. Par vos paroles et vos exemples, vous nous avez montré le chemin à suivre, si nous voulons rester dignes de notre titre de catholiques. Vous nous avez mis en garde contre les multiples dangers de la société moderne : la littérature immorale, l'indifférence religieuse, et le mépris croissant de l'autorité. La voie est tracée, les dangers sont indiqués ; il nous reste à être unis dans l'accomplissement de notre devoir. L'union entre les catholiques, abstraction faite des langues et des races, voilà la nécessité de l'heure présente. L'union dont je parle n'est pas dans un but d'agression, parce que tous les hommes sont nos frères, mais dans celui de travailler plus efficacement au service de notre Dieu, de notre roi et de notre pays.

Le désir de Votre Grandeur est d'être le père de tous, et, comme saint Paul, de gagner tout le monde à Jésus-Christ ; vous avez ainsi affirmé la grande vérité qu'il ne doit y avoir qu'un troupeau et qu'un pasteur. Vous avez consacré votre vie à la parfaite union entre catholiques. Puissiez-vous, lorsqu'il plaira au Maître de vous enlever au troupeau aimant que vous paisez, et de placer sur votre tête la couronne que vous ont méritée vos travaux, pouvoir constater, en jetant un